

INTO THE WILD

VÉRITABLE SANCTUAIRE DE LA NATURE, L'OUEST AMÉRICAIN
CONCENTRE LES PLUS GRANDS PARCS NATIONAUX : YOSEMITE,
SEQUOIA ET KINGS CANYON. LA GÉOGRAPHIE DÉPASSE ICI
L'IMAGINATION ET NOUS INVITE À EXPÉRIMENTER UNE LIBERTÉ
À LA FOIS NOUVELLE ET TRÈS ANCIENNE.

— TEXTE VIRGINIE LUC PHOTOS PATRICK SWIRC



Le jour est maintenu à terre par un épais brouillard. Dans la lumière rasante se dessine sur plus de 10 km une camisole. Le cirque de la vallée glaciaire de Yosemite, serti entre les hautes parois de la Sierra montagnueuse. Les nappes feutrées disloquent le paysage qui s'offre comme les pièces éparses d'un puzzle gigantesque.

Ici et là, en suspens, comme détachés du sol, surgissent des brumes le massif du Half Dome – sa paroi lisse comme une amputation de pierre –, l'imposant monolithe de granite El Capitan, des falaises obliques parfois même en surplomb, striées de veines noires, et des cascades vertigineuses, parmi les plus grandes au monde. «Ces fatalités géographiques sont plus nobles et plus éloquentes que l'imagination», note John Muir, naturaliste du XIX^e siècle et père fondateur des parcs californiens. La vallée de Yosemite, où il choisit de vivre en retrait pendant dix ans dans les années 1870, reste pour lui «le plus grand de tous les temples dédiés à la Nature».

Le silence repose sous la neige comme le fond d'or sous le tableau d'un Primitif. Seul le chant cristallin de la rivière Merced, qui serpente faiblement entre les rochers blancs – son cours retenu en aval par les glaces hivernales –, ainsi que la fuite éperdue des pigeons sauvages qui volent par deux ou par trois, donnent une voix à l'air. On marche dans un rêve minéral, brut, acéré. La beauté et le plaisir qu'elle procure n'ont rien de stérile. Tout l'être est fécondé par le miroitement du soleil, les laisses de brume, les libations du vent. Ici, l'insoupçonné s'exauce.

Promenade éblouie

La marche muette et solitaire se prolonge sur les rives blanches du lac Mirror, en partie gelé. Le soleil monte encore d'un degré et, aussitôt, allume des feux de pierre. On se réchauffe alors. Les pins aux fûts souverains, les érables, trembles et cèdres, engourdis de froid et de givre, s'incendent dans le poudroiement de la lumière et le miroitement de l'eau. Leur respiration est chaude dans l'air vif et coupant. L'humidité s'évapore dans des drapés de brume qui s'élèvent le long de leurs écorces odorantes,

comme si les fantômes quittaient les bois. La forêt – et nous – délivrée.

À pas lents, bruissants de neige, jusqu'au Happy Isles. C'est le point de départ du John Muir Trail, sentier de grande randonnée qui culmine à plus de 4 000 m, au sommet du Mont Whitney, le plus haut des États-Unis. 211 miles et plus d'un siècle nous relient au premier écologiste, qui, à la suite des grands penseurs américains, Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau, pressentit que «l'homme était au centre d'une grande machine agencée de manière à le détruire». John Muir consacra sa vie à l'étude et à la sauvegarde de la «nature divine», quittant sa retraite solitaire pour batailler auprès du Congrès afin de faire voter la création du Yosemite National Park en 1890. En novembre 1903, il invita Théodore Roosevelt à partager quelques jours avec lui au cœur de la vallée. Ébloui et convaincu de la nécessité de protéger les forêts contre leur exploitation, le président initia alors la création de cinq autres parcs nationaux.

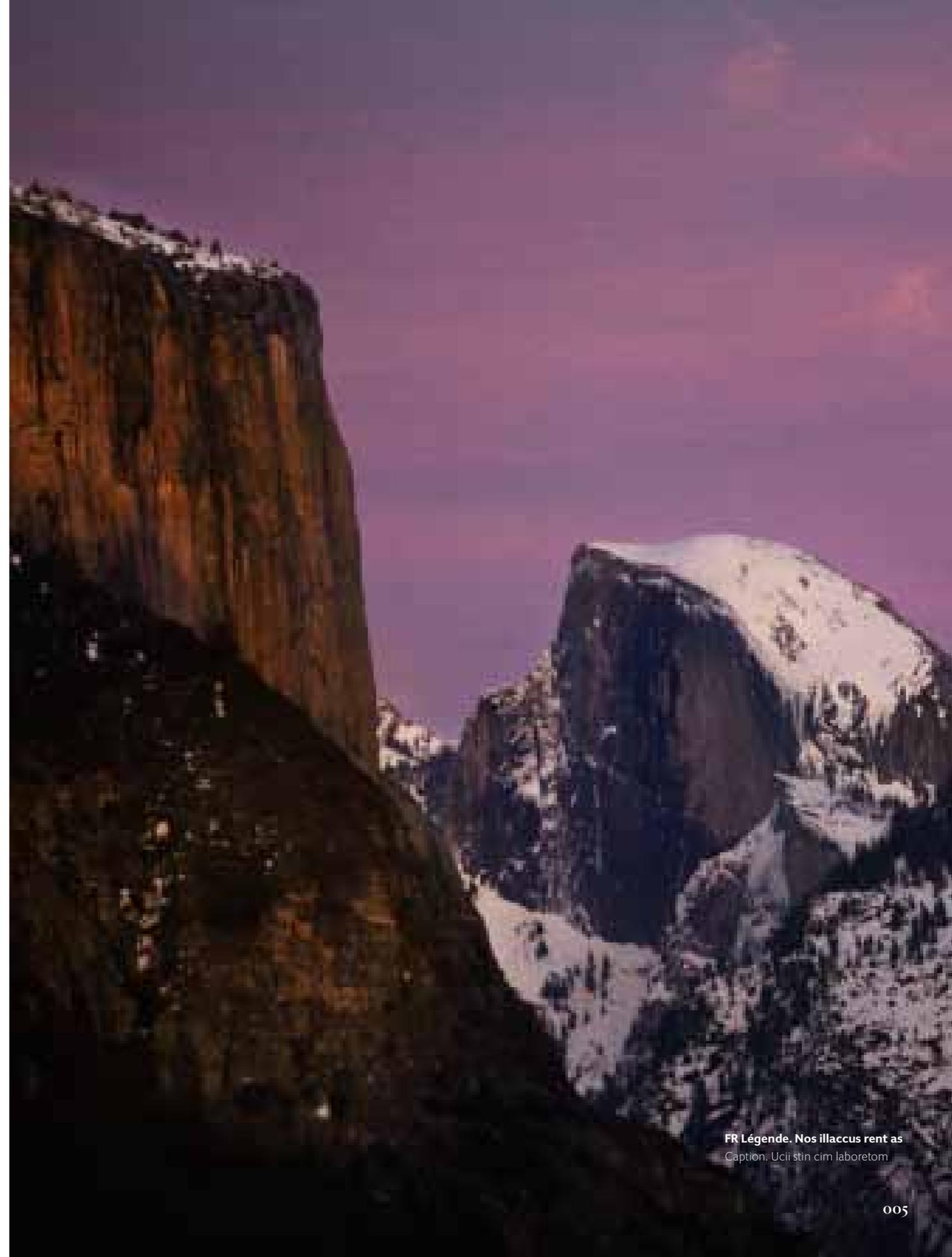
Corps en gloire

La marche se poursuit le long du sentier qui domine la rivière Merced, si claire que l'on peut voir les cailloux qui roulent au fond de son lit. Passent les heures. Je ne suis qu'au sentier qui grimpe vers les Chutes Nevada, au bruit de mes pas qui rythme le grondement de plus en plus furieux de la rivière. À mesure que l'ascension progresse, le fracas des chutes se rapproche. La rivière épaissit en des tourbillons d'écume. Le gel est intense. La déclivité de la pente – 35° par endroits – rend la marche éreintante. L'expérience est minimale, la perception extraordinairement fine et aigüe. La poussière de neige – sèche, dure – soulevée par le vent brûle mon visage. L'air raréfié, comme un acier froid, coule dans ma poitrine. Les sens battus par le froid et l'effort, le corps peu à peu altéré, en surchauffe, se dilue dans celui de la nature.

Les vents blessés contre les parois de granite emportent des blocs de glaces dans des détonations menaçantes. La nature a le dernier mot. Les avalanches nous obligent à faire demi-tour. Nous ne parviendrons pas jusqu'au sommet des chutes Nevada.

Sommets d'étoiles

Sur ce versant de l'adret, la nuit arrive toujours plus tôt. Viennent les grandes ombres du South Dome et du Capitan, qui rendent notre présence si fragile, si fugace. Le déclin du soleil signe celui des dieux. On redescend dans la vallée en espérant leur retour. Je devine la nature vespérale dans ↗





**Légende. ilac cus rent bolos bolo
bolo bolo bolo bilaccus et vita.**
Caption ucii bololo bolo bolo bolo.

le faisceau des phares de la voiture. Les cimes des sapins, comme une dentelle noire, bordent le ciel qui vibre dans la clarté d'une lune rousse et gorgée. On regagne le village El Portal – comme un hameau foetal.

La nuit profonde s'avance contre le torrent de la rivière invisible et le ciel d'étoiles, «sommets de merveilleux triangles», écrit Henry David Thoreau, poète et mentor de John Muir. «Pareil trésor en un seul jour ! Une de ces journées riches et pleines qui vous agrandissent la vie, avec tellement de soleil d'un côté, et tant de lune et tant d'étoiles de l'autre», note John Muir dans ses *Contemplations de la nature*.

Invité de la nature

Vers Sequoia Forest, au sud du parc Yosemite. La route 41 longe la Sierra Nevada qui, immense, traverse l'état de Californie, du Canada au Mexique. C'est ici que se dresse la plus grande forêt au monde de séquoias géants. Plus qu'une forêt, c'est une cathédrale naturelle.

Le regard au ciel suit les ocelles de lumière dans les frondaisons des géants sylvestres, vieux de plusieurs milliers d'années. Le patriarche des lieux aurait 3 000 ans. Une coulée de soleil tombe entre les monstres hiératiques. Autant de fils d'or qui nous relient au mythe de la «nature sauvage», *the wilderness*. Les mots de Thoreau, qui vécut dans l'isolement de la forêt de Walden, me reviennent : «Je ne peux compter jusqu'à un. Je ne connais pas la première lettre de l'alphabet». Dans cet état d'ignorance lumineuse, on entrevoit ce que nous sommes : de simples passagers, invités de la nature, un temps seulement.

On laisse le brouillard au fond de la vallée Squaw pour atteindre les sommets de Kings Canyon. Au-dessus de la vallée, forée par des rivières antiques, l'horizon s'ouvre enfin. Si vaste, si beau que j'ai l'impression de le voir pour la première fois.

«Le miracle c'est que le monde existe»

Faire l'expérience du silence, de la solitude, de la puissance de la forêt, des dômes de granite, des ciels d'étoiles, des torrents, des canyons aux défilés déchiquetés, c'est renouer avec un sentiment de souveraineté et de liberté. Le triomphe de la nature est le nôtre. Ce qu'elle donne à vivre, n'est rien moins qu'une parcelle d'éternité. Au-dedans comme au-dehors, du haut du Kings Canyon, on contemple quelque chose que l'on voudrait indivise et indestructible. |



FR Légende. Nos illaccus rent as
Caption. Ucii stin cim laboretom